

PROLOGUE

Il n'est probablement pas de Bellilois qui ne craigne ces nuits étoilées de fin de printemps où, portée par un léger vent de noroît, une épaisse brume de mer vient masquer le ciel et lécher les falaises abruptes d'Er Hastellic.

Lorsque, par un système de renseignement que nulle logique ne saurait expliquer, la rumeur se répand sur toute l'île, qu'un voile lourd venu du large gravit la falaise pour recouvrir les ruines de l'ancien sémaphore, c'en est fini de la douce quiétude insulaire de cette période encore privilégiée, avant l'arrivée massive des touristes.

Chacun est convaincu qu'une fois de plus la *Grande Dame Blanche* sortira des ruines et, flottant dans l'air, poussée par le vent, traversera l'île à la recherche des âmes perdues de quelques imprudents auxquels elle fera payer leurs fautes, leurs vices et leurs manquements les plus divers.

*De tes fautes, tu répondras,
Pour tes crimes, tu périras.*

Les corps des fautifs disparaîtront. Seule cette sentence restera, gravée sur la pierre ou dans le bois, sur le lieu même où la Grande Dame Blanche aura rendu sa justice, avant de s'en aller retrouver les sorcières de Locmaria pour, prétend-on, s'y livrer à d'infemales bacchanales.

DE TES FAUTES, TU RÉPONDTRAS

Nul être humain sur l'île n'a une vie suffisamment irréprochable pour ne pas craindre les nuits de brume. Dès lors, ces soirs-là, toutes les portes se ferment, tous les volets sont tirés. Personne ne traîne aux terrasses des cafés, ne flâne sur les quais et les restaurateurs prient pour que les derniers clients terminent au plus vite leurs repas et leur permettent de rentrer chez eux.

La légende de la *Grande Dame Blanche* et des sinistres sorcières circule de foyer en foyer depuis des siècles et perdurera encore longtemps, tout comme l'habitude de croiser le majeur et l'index quand on arrive en vue des premières maisons du bourg de Locmaria.

1

L'îlot des Poulains était relié à la pointe nord-ouest de Belle-Île-en-Mer par un large cordon de galets, de coquillages et de sable blancs, uniquement recouvert à marée haute lors des plus forts coefficients.

Un tombolo parfait. Une merveille de la nature. Le Graal de tout géographe.

De chaque côté, une cale maçonnée n'était plus empruntée que par les touristes venus profiter d'un site si souvent montré à longueur de reportages et sur d'innombrables photos.

Sur seulement quelques hectares, l'îlot des Poulains représentait une sorte de concentré de Bretagne. À l'ouest, d'impressionnantes falaises subissaient sans trembler les assauts réguliers de la houle venue du grand large. Un large plateau descendait en pente douce vers l'est, recouvert d'une maigre pelouse littorale et piqueté de rares bosquets de lande et d'ajoncs, diffusant comme ils le pouvaient le parfum de noix de coco si caractéristique de leurs fleurs d'un jaune éclatant. Face à Quiberon, à l'abri derrière un épais massif de tamaris, une minuscule crique offrait ses eaux turquoises à qui savait les respecter et en apprécier l'éclatante beauté.

Victor Mladen, le maître des lieux, était de ceux-là. À l'occasion de la Grande Réforme Économique, il avait pu racheter l'îlot à l'État, moyennant l'engagement d'en laisser l'accès libre au public et d'entretenir le petit phare automa-

tisé construit en son milieu. Il s'y était volontiers engagé, autant par conviction personnelle que par la certitude que quiconque ne viendrait le vérifier. Ni le Conservatoire du Littoral, l'ancien propriétaire de l'îlot, qui avait cessé d'exister depuis déjà quelques années – l'État n'ayant plus les moyens ni probablement l'envie de se préoccuper d'écologie – ni le service des Phares et Balises, eux aussi disparus, n'avaient pu continuer à les entretenir.

Victor Mladen s'acquittait de sa mission avec conscience et efficacité. Le phare, dont l'espace de vie avait été récemment agrandi pour en faire une véritable maison spacieuse et confortable, n'avait jamais été aussi beau et constituait un lieu de vie parmi les plus agréables de Belle-Île, largement ouvert sur un décor grandiose et sans cesse changeant.

Dernière terre habitée avant l'Amérique clamait l'Office du Tourisme à longueur de brochures et de vidéos, selon une formule certes géographiquement très approximative, mais particulièrement vendeuse et porteuse de rêves de grands espaces, pour vacanciers crédules.

Sans pour autant renier son engagement initial, Victor Mladen avait cependant fait édifier un petit muret de pierres sèches entourant le phare à distance raisonnable. Il n'y voyait pas là une interdiction formelle mais plutôt une sorte de ligne de courtoisie destinée à préserver son intimité. Les visiteurs, qui pouvaient sans restriction faire le tour de l'îlot à pied, respectaient généralement de bon gré cette limite presque virtuelle.

Dernière terre habitée. Certes mais si peu. Il y vivait généralement seul, ne tolérant amis ou compagnes éphémères que sur de très courtes périodes, non pas par misanthropie mais par souci de préserver un espace de création qu'il s'était patiemment construit. Victor Mladen vénérât tout

autant la peinture que la solitude. Le phare et l'îlot comblaient ainsi toutes ses espérances.

Afin de dissuader encore davantage d'éventuels promeneurs téméraires, il avait apposé sur le muret, juste au sortir de la cale d'accès à l'îlot, un panneau de bois sur lequel il avait gravé :

*Ami visiteur, je te conseille de faire attention au chien.
Il a ses têtes et il se pourrait bien que la tienne
ne lui revienne pas.*

Le chien ! Le terme n'était sans doute pas pleinement approprié au physique de l'animal en question. Grand comme un veau, velu comme un poney des Shetlands, il était doté d'une mâchoire à faire pâlir de jalousie une hyène. Répondant au nom de Stax, il se précipitait bruyamment au devant de tout promeneur s'aventurant sur l'îlot. Il posait alors ses deux grosses pattes sur le muret dans l'attente de caresses qu'aucun visiteur ne se risquait pourtant à lui prodiguer. Ce chien était une crème, son drame étant que personne ne s'en rendait compte. À part son maître et Tamla, une chatte d'âge et de coloris assez indéterminés qui n'aimait rien de mieux que de se blottir entre les pattes du gentil monstre et d'y passer les plus merveilleuses des soirées.

Le dernier *habitant* régulier du phare des Poulains, n'était autre que Marvin, un goéland brun, pratiquement apprivoisé, dont la fonction première consistait à donner l'alerte à l'arrivée d'un intrus qui n'aurait pas réveillé Stax. Chaque automne et hiver, il squattait la remise de Victor, voire même sa cuisine lorsqu'il lui arrivait d'oublier d'en fermer la fenêtre, n'hésitant pas à y chaparder tout ce qui pouvait ressembler, de près ou de loin, à de la nourriture. Marvin n'était pas difficile.

DE TES FAUTES, TU RÉPONDRA

Une fois le printemps venu, Marvin s'en allait faire le beau auprès des femelles goélands, particulièrement nombreuses sur l'îlot. Goéland brun, marin, argenté. Peu importait la couleur ou la taille des demoiselles. Le galant n'était pas très regardant. Une fois ses ébats terminés et sa progéniture de l'année partie du nid, Marvin revenait se refaire une santé au phare, jusqu'au prochain printemps.

Le quatuor hétéroclite avait parfaitement trouvé à la fois son équilibre et sa complémentarité, que nul invité de passage, qu'il soit à poils, à plumes ou à cheveux, sur deux ou quatre pattes, n'était autorisé à venir perturber plus de quelques heures ou, au mieux, quelques jours.